

—Parbleu ! nous aurons fait, mes troupes et moi, plus de deux cents kilomètres, dans les conditions épouvantables que vous savez, pour nous arrêter sur un caprice de Sa Majesté Ranavaloa... Eh bien ! je ne lui conseille pas de déranger ses couriers, car ce serait en pure perte. Si le gouvernement de la République traite avec la reine, ce sera au Palais d'Argent, pas ailleurs.

Et brusquement, donnant congé à Fabian.

—Vous m'excuserez, mon cher monsieur, mais j'ai à m'occuper de la journée de demain... merci pour votre obligeance.

L'autre salua et sortit, mais une fois dehors, ses épaules se haussèrent et il gronda entre ses dents.

—Au Palais d'Argent !... si tu y arrives.

Et sifflant une fanfare, il rejoignit sa tente que le commandant de la colonne lui avait permis de faire dresser non loin de celles de l'état-major : sur une table pliante recouverte d'une serviette, véritable luxe en la circonstance. — deux couverts étaient mis, et, dans un seau à glace, deux bouteilles rafraîchissaient ; près de la table, à califourchon sur un pliant, Pierre Ladret fumait un cigare.

—Je vous ai fait attendre, fit Fabien ; mais le colonel a voulu que je lui donne quelques détails... maintenant nous pouvons nous mettre à manger.

Il approcha un pliant de la table et donna quelques ordres à un de ses porteurs qui cumulait sans doute avec l'emploi de cuisinier, car, étant sorti de la tente, il revint presque aussitôt avec un plat de riz sur lequel se dressaient en pyramide les membres d'un poulet bouilli.

Après les premiers coups de fourchette :

—Qu'est-ce que vous pronostiquez ? demanda le jeune homme ; pensez-vous qu'on va se cogner un peu ?

—Pour ma part, ainsi que je l'expliquais tout à l'heure au colonel, les Hovas en ont suffisamment comme ça... et nous emmèneront, toujours invisibles et insaisissables, jusqu'à Tananarive... à moins qu'on ne traite avant...

—J'espère bien que non ! s'écria Pierre ; ce serait vraiment pas la peine d'avoir fait ce qu'on a fait jusqu'ici ! puisque la reine nous a obligés, par sa mauvaise foi, à faire la moitié du chemin ; le moins qu'on lui doive, maintenant, c'est de lui rendre visite dans son palais...

—Le tout est de savoir si on pourra y arriver, murmura Fabian avec une mélancolie affectée.

Pierre sursauta sur son pliant.

—Etes-vous fou ! s'exclama-t-il ; ne pas arriver à Tananarive !...

—Eh ! si vous n'aviez que ce troupeau de lâches pour vous en empêcher !... mais ces lâches sont commandés par deux terribles généraux : le soleil et la fièvre... Voyez ce qu'on a déjà semé de monde en route... et ce n'est pas fini...

Le sous-lieutenant eut dans le regard un éclair de fureur.

—C'est possible... mais ne restât-il derrière le général que des fiévreux, des anémiques, et dussent-ils se traîner sur les genoux, ils arriveront à Tananarive...

—C'est bien possible..., si toutefois on devance la saison des pluies...

M. Fabian s'accouda sur la table.

—Voyez-vous, poursuivit-il avec un hochement de tête sentencieux, vous avez eu tort de ne pas croire au proverbe du pays : " Qui remue le sol, dit le Malgache, creuse sa tombe ". Trop de coups de pelles, trop de coups de pioches !...

Pierre frappa sur la table.

—Eh ! maugréa-t-il, fallait-il donc porter sur nos épaules ces maudites voitures !

—Non, il fallait les laisser chez le fabricant ; et savoir à l'avance qu'il n'y avait pas dans le pays de routes carrossables... c'était élémentaire... Enfin !...

Il remplit de bière glacée son verre et celui de son convive et les heurtant l'un contre l'autre :

—... que cela ne nous empêche pas de boire à votre prompt entrée au Palais d'Argent...

Ayant reposé son verre après avoir bu, Pierre demanda :

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles ?...

—Des nouvelles ?... interrogea Fabian.

—Oui... de Constantine ; votre fille... votre fils vont bien ?...

Un instant surpris par cette question, l'autre se remit presque aussitôt et répondit :

—Oui... oui, très bien, je vous remercie...

Il plongea son nez dans son verre pour dissimuler une légère rougeur qui, soudainement, avait envahi son visage.

—Et... Mlle Pépita ne vous parle pas du sergent Fleuret ni de sa femme ? interrogea le jeune homme.

—Pas un mot, répondit Fabian en secouant la tête ; ils ne vous ont pas écrit ?

—Rien encore par ce courrier ; et cependant aussitôt à Majunga, je les ai avisés que j'étais changé de destination et qu'au lieu de

m'en aller tenir garnison à Tamatave, je rejoignais la colonne... Je suis inquiet ; je les ai laissés très ennuyés, très tristes, et je voudrais savoir...

Fabian continua de manger silencieusement, se contentant d'indiquer par un signe de tête qu'il prenait part au souci du jeune homme, et le repas s'acheva sans que ni l'un ni l'autre eussent desserré les dents.

—Je vous quitte, fit Pierre, après avoir consulté sa montre : il va être huit heures et il faut que je regagne ma compagnie pour l'appel.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent : une fois seul dans sa tente, Fabian étendit sur la table une carte qu'il avait tirée de sa poche et qu'il se mit à examiner attentivement, consultant des notes écrites sur de minuscules feuilles de papier et pointant certaines positions à l'aide d'un crayon rouge.

Il travaillait ainsi depuis deux ou trois heures, ayant eu la précaution de dissimuler dans une enveloppe de carton le verre de sa lampe, pour que la lumière n'en fût pas visible du dehors, lorsque tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un coup de feu éclata dans le lointain.

Fabian tressaillit et, relevant la tête, écouta, les sourcils froncés, la face inquiète.

Plus rien : dans le camp, autour de lui, nul n'avait bougé ; les troupiers, sous la protection des grand-gardes et des sentinelles, cherchaient dans un repos souvent troublé par les piqûres des moustiques, l'oubli des fatigues et des souffrances de la journée.

—Une fausse alerte !... murmura Fabian, qui reprit son travail.

Mais il n'était pas depuis une heure penché à nouveau sur sa carte, qu'il tressaillit une fois encore et prêta l'oreille : un bruit discret, comme un frôlement sur le sol venait d'attirer son attention.

Il se leva, marcha vers le pan de toile qui fermait sa tente, le souleva et regarda au dehors ; autour de lui tout était calme et silencieux ; les tentes, sombres, formaient dans la nuit un amas de monticules, semblables à d'énormes taupinières ; dans l'ombre, un seul point lumineux, celui que faisait à travers la toile de sa tente, la grosse lampe à la lueur de laquelle le général travaillait, préparant la marche du lendemain.

Un long moment, M. Fabian demeura immobile, invisible pour un œil qui eût été aux aguets, car son vêtement de couleur cachoutée se confondait avec la tente même ; puis il rentra, laissa retomber le morceau de toile et se retournant allait gagner sa couchette, lorsqu'il s'arrêta surpris : en face de lui, aplati contre le sol, soulevant l'étoffe de la tente, un buste d'homme apparaissait, nu, luisant, de teinte cuivrée.

—Ramsa ! fit M. Fabian.

L'homme s'aidant des mains, se coula complètement à l'intérieur, vêtu seulement d'un pagne qui lui ceignait les reins, laissant à ses membres toute leur liberté et toute leur souplesse.

—Eh bien ? demanda laconiquement Fabian.

Sans répondre, l'autre se dressa sur ses pieds et titubant, s'approcha de l'Européen sous les yeux duquel il mit son bras, maculé de taches brunes et brillantes.

—Blessé ! s'exclama Fabian ; c'est sur toi que l'on a tiré tout à l'heure ?

—Oui ! au passage du fleuve... une sentinelle m'a envoyé un coup de feu ; mais j'ai plongé et j'ai fait sous l'eau une cinquantaine de mètres... en sorte que le blanc a cru m'avoir tué...

Pendant que l'homme donnait cette explication, Fabian avait sorti de sa cantine une boîte à pharmacie et se préparait à panser soigneusement la déchirure assez profonde faite au bras de l'épaule par la balle du Lebel ; ce fut seulement lorsque la blessure, recouverte d'un tampon de charpie, se trouva enveloppée d'une bande de toile qu'il demanda :

—As-tu réussi ?...

—J'ai vu Ramasombazaha, lui ai remis ton écrit...

—Il a compris ?...

—Il m'a chargé de te dire que ce que tu lui conseillais, il allait le faire ; j'ai vu aussi le vahasa, major anglais qui m'a commandé de t'informer qu'il pointerait lui-même les canons...

Un éclair de satisfaction passa dans les prunelles de M. Fabian,

—C'est bien, fit-il ; tu peux te retirer, mais aie soin de t'envelopper dans ton lamba de manière à ce qu'on ne puisse se douter que tu es blessé...

L'homme disparut par le même chemin qu'il avait pris pour entrer et M. Fabian, rassuré sur le résultat des opérations du lendemain, se jeta sur sa couchette où il ne tarda pas à s'endormir du profond sommeil que donne une conscience tranquille.

Des corps de feu éclatant soudain l'éveillèrent en sursaut ; il bondit sur ses pieds et se précipita dehors ; il faisait grand jour et, à la position du soleil déjà haut dans le ciel, criblant la terre de rayons brûlants, il estima qu'il ne devait pas être loin de sept heures.